

tes indistinctes se levant devant eux toujours, toujours... Une tristesse indicible montait. Malgré lui, comme un enfant, il se demandait où il allait, où il était. Le vide, le grand vide assoupi tout autour, coulé en ces dunes, glissé en ces ravins, invincible, traître, se dressait attirant, vague, effroyable.

...Et comme ils débouchaient en un fond plus vaste, le spahi étendit le bras vers la droite. Il regarda. Là-haut, sur la dune, presque à côté d'eux, une petite bâtisse blanche, longue, étroite, se profilait. C'était le poste optique. Trois dunes plus loin, en face, le bordj se levait.

VII

Il était seul dans la chambre du bordj. Le convoi n'était pas encore arrivé. Il n'avait rien, pas même de la lumière ; mais un grand feu flamboyait dans la cheminée, éclairait un peu autour de lui, traînait des éclats rouges tremblants sur les murs de ce réduit. Pas de fenêtres ; des meurtrières qu'on avait voulu boucher avec quelques poignées de drinn. A travers cette paille tassée, le vent passait quand même en geignant. Et il n'entendait rien autre, rien dans l'immensité noire qu'il sentait monter autour de lui, rien que cette plainte qui grelottait dans l'ombre. Au long des murs, par places, il y avait des cornes de bouc et de gazelle enfoncées, prises à même la maçonnerie. Ses deux burnous y séchaient pendus, loques brunes à longs plis rigides. Et lui se tenait devant le feu pour se réchauffer.

Tout à coup, la porte grinça. Ah-mar parut.

—La caporal du poste est là, lieutenant.

—C'est bien, dit Pierre. Fais-le entrer.

Dans l'ombre le spahi disparut et celui qu'il avait annoncé entra. Il s'arrêta sur le seuil, fit le salut militaire, puis s'approcha, vint de lui-même se placer en pleine lumière. Il était brun, pas très grand ; mais ce qui frappa Pierre aussitôt, c'est qu'il avait de grands yeux lumineux, mobiles, inquiets, le teint fort pâle, et dans toute sa personne, dans son maintien digne, respectueux, il y avait un air de lassitude infinie.

Tout de suite, après les généralités du début, il dit :

—...Et puis, il y a Farou qui est malade... Oui, très mal... Voilà quatre jours que ça l'a pris..... Et ce n'est plus une vie, là-haut, voyez-vous, mon lieutenant.....

Il hésitait dans le début de ses phrases, les lâchant par lambeaux, à bout de souffle entre chacune, une suite de mots heurtés, lourds, semblant retenus par quelque chose qui tremblait en son gosier. Pierre s'approcha plus près de lui, comme pour lire en ce regard éperdu qu'il avait par moment.

—Auriez-vous par hasard de la quinine, mon lieutenant ?

—Non, balbutia Pierre, comprenant tout à coup.

—Ah ! mon Dieu... murmura l'autre. Et son regard trembla, angoissé.

—Voyons, mon ami... Tenez, conduisez-moi de suite au poste. Je veux voir Farou.

Dehors dans la nuit lourde, odieuse, plus triste que le ciel nuageux qui, tout le jour, avait étreint ces solitudes, ils se lancèrent tête basse dans la tourmente, fonçant dans le vide, à travers le sable qui glissait, alourdissait leurs pas. Ils marchaient vers une petite lumière calme, éclose dans les dunes, en face d'eux. Du haut du bordj, en la lui indiquant, le caporal avait dit :

—C'est une fenêtre du poste,..... la chambre de Farou.

Quand ils furent dans le fond, la lumière avait disparu. Un instant Pierre erra dans le noir.

—Où êtes-vous, mon lieutenant?... Pas par là... C'est le puits... Faites attention !

Pierre revint, guidé par la voix, et comme il n'y voyait absolument rien, le caporal le prit par le bras. Ils remontèrent. Au sommet de la dune, le feu apparut, mais ils durent encore descendre en un fond.... Sur la troisième dune, plus haute et large, le poste était construit. Ils montèrent lentement, ne parlant pas. Pierre allait les yeux levés vers cette petite fenêtre si étroite d'où un peu de lumière filtrait jaune comme au sabbord d'un navire passant dans la nuit. La porte ouverte, le caporal s'effaça, disant à mi-voix.

—C'est à gauche.

Une baie lumineuse s'ouvrait dans l'ombre du vestibule étroit, un seuil, qu'il franchit en se courbant, et il fut dans une très petite chambre aux murs blancs passés à la chaux. Sur une étagère en encoignure, une lampe d'appareil était posée éclairant ce réduit. Il n'y avait là que deux lits très étroits. On ne pouvait réellement en mettre plus ; à peine s'il y avait entre eux un passage suffisant pour traverser la pièce. Sur l'un Pierre vit un homme couché, c'était Farou, le malade qui reposait. Sur le rebord du lit voisin, un télégraphiste était assis, la tête en ses mains. Un autre, au pied du lit de Farou, était debout, adossé au mur, les mains dans les poches, pâle, et regardait. De temps en temps, celui qui était plus proche se penchait, examinait le visage du malade, puis, avec un gros mouchoir à carreaux bleus tamponné, roulé, gauchement, mais avec d'infinies précautions pour ne pas le réveiller, il essuyait la sueur qui perlait sur les tempes et sur le front. Après il se rasseyait, reprenait sa tête à deux mains, et la veillée continuait silencieuse, comme si Pierre n'eût pas été là. On sentait les deux hommes accablés, à bout de forces, mais résignés, avec cette simplicité d'âme qu'ont les humbles devant les trop grandes douleurs subies. Parfois, quand le vent faisant trêve, on entendait le tic tac régulier d'un réveille-matin placé sur une planchette, dans un angle. Là, il y avait leurs affaires, à ces deux qui habitaient cette chambre ; tout un petit bagage de soldats, très simple. Aux murs ils avaient cloué quelques chromos aux enluminures violentes, naïves, sujets patriotiques, almanachs-réclame de quelque fournisseur, et il y avait aussi des portraits ; amis, parents, enfants, fiancées vers lesquelles ils regardaient pendant les heures de lassitude et de découragement. Tout cela, c'est tout ce qui leur est cher, ce qu'ils ont laissé derrière eux, là-bas, au pays de France, quand ils sont partis. Et les rêves qu'ils en prennent les soutiennent dans la monotone faction qu'ils passent ici.

Du regard Pierre mesura la pièce ; un cube à la manière arabe ; à peine trois pas dans chaque sens. L'homme qui est debout touche presque au